

DEUX ENQUÊTES DU XVII^e SIÈCLE SUR L'EMPIRE OTTOMAN

ANDREI PIPPIDI

(Institut d'Études Sud-Est Européennes, Bucarest)

In 1668 the war between the Ottoman Empire and Venice was reaching its end after the long siege of Candia. It excited the interest of diplomats and scholars for different reasons. Two Italians were induced to study the economic resources and the military organization of the Empire. The first of these writings (published here) is preserved at the Marucelliana Library in Florence, while there are several copies of the second. Both authors belonged to the same circle of distinguished physicians.

Keywords: Francesco Redi, Giovanni Mascellini, fiscal system in Chios and Bagdad, janissaries.

Les pages qui suivent ne sont que le résultat inattendu de mes recherches à travers quelques manuscrits d'une merveilleuse bibliothèque de Florence, la Marucelliana. L'entière importance devrait en être évaluée, ailleurs, par les experts en histoire économique ou militaire quand ils auront exploité davantage le contenu des archives ottomanes. Ce que, par contre, les documents signalés ici nous permettent de reconstituer aujourd'hui c'est un paquet de connaissances sur l'Empire Ottoman en 1668, tel que l'ont assemblé par leurs investigations parallèles deux savants italiens qui ne se sont peut-être jamais rencontrés dans leur vie. Ces auteurs, des médecins tous les deux, entendaient, quand ils composaient leurs travaux, participer au progrès scientifique européen et, en même temps, combler des lacunes de l'information politique lorsqu'on éprouvait en Occident le besoin d'estimer justement les ressources de l'Empire Ottoman. L'un d'eux écrivait à Florence, l'autre à Constantinople, une quinzaine d'années avant le Siège de Vienne; ils avaient, l'un et l'autre, la même raison d'examiner l'organisation fiscale qui étayait la base économique d'un possible partenaire, ainsi que, tout aussi attentivement, le système militaire dont on redoutait la force. Les précieuses données ainsi recueillies et leur confirmation apportée par une vaste expérience de la capitale ottomane se sont rejointes à la cour de Toscane où le grand-duc se flattait de pouvoir accroître son prestige en envoyant ses galères dans les mers du Levant comme grand adversaire des Infidèles¹.

C'est là que l'un des auteurs qui ont illustré la culture italienne du « Seicento », soit par une inlassable curiosité personnelle, soit pour informer son princier maître, s'est proposé de connaître en détail le fonctionnement des services fiscaux

¹ Guy Le Thiec, *Le Turc en Italie. Divertissements nobiliaires à la Renaissance*, dans *Turcs et turqueries (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris-Sorbonne, 2009, p. 136.

ottomans et de glaner des renseignements sur le corps des janissaires. Ainsi donc, Francesco Redi réclame sa place parmi les savants occidentaux qui ont entrepris d'acquiescer plus d'observations sur l'Empire Ottoman.

Mais qui était Francesco Redi? Son nom est d'habitude invoqué dans l'histoire de la médecine et des sciences naturelles, mais également, à cause de sa contribution à la littérature italienne, comme poète et philologue. Né à Arezzo en 1626, il est mort à Pise en 1698. Son père, Gregorio Redi, avait été le médecin du grand-duc de Toscane Francesco II. Le fils a rempli en 1654–1670 la même fonction auprès de Ferdinando II dont le successeur, Cosimo III, l'a gardé à son service. Pour se préparer à hériter cette dignité auprès des Médicis, il avait étudié la médecine et la philosophie à Pise de 1643 à 1647. Sa curiosité de naturaliste se dirigea vers les vipères et les insectes, il partagea avec Athanasius Kircher l'intérêt pour la puissance curative de certaines plantes exotiques et il publia en 1678 une *Lettera intorno all'invenzione degli occhiali*. On doit encore remarquer ses recherches de parasitologie (1684). A la fondation de l'Accademia della Crusca, en 1655, Redi se trouve déjà récompensé pour son activité par l'invitation à siéger parmi les premiers membres de cette prestigieuse institution².

Si l'on se pose la question qu'est-ce qui a pu attirer ses regards vers le monde ottoman, la réponse se dérobe à qui la chercherait en feuilletant la correspondance de Francesco Redi, du moins ce qui en a été publié (en deux éditions avant sa mort)³. Les lettres sont celles d'un érudit qui collectionne des manuscrits grecs et arabes. Une relation d'une vingtaine d'années avec le bey de Tunis s'est établie à travers un compatriote qui était devenu médecin à Constantinople dans l'entourage du sultan. Il a connu Jean Baptiste Tavernier, le célèbre voyageur, qu'il remercie en 1680 pour « le sue curiosissime Relazioni della Turchia, della Persia e dalle Indie »⁴. En 1683–1686, les guerres de Hongrie contre les Turcs, dont il demande des nouvelles et qui le font même dédier des vers d'hommage à Sobieski et aux autres grands chefs militaires, l'ont amené à interroger des archéologues qui, visitant la Grèce, y avaient reconnu les conditions de vie sous la domination ottomane⁵. Encore un médecin italien appelé à Constantinople pour soigner un très grand dignitaire lui rapporte les difficultés du traitement et lui raconte chaque étape

² Ranieri Schippisi, *Francesco Redi, dans Letteratura italiana. I minori*, III, Milano, 1961, p. 1764–1792. Voir encore D. Prandi, P. Falconieri, *Bibliografia delle opere di Francesco Redi*, Firenze, 1941; Walter Bernardi, Luigi Guerrini, *Francesco Redi, un protagonista della scienza moderna: documenti, esperimenti, immagini*, Firenze 1999; B.J. Hayward, « Francesco Redi (1626–1697), Tuscan Philosopher, Physician and Poet », *Journal of Medical Biography*, 11, 2003, p. 28–34. Il possédait le latin et le grec, le français, l'espagnol, l'allemand, l'éthiopien et l'arabe (Luigi Vigliani, in *Grande Dizionario Enciclopedico*, XV, Torino, 1971, p. 690–691).

³ *Lettere di Francesco Redi, patrizio aretino*, I–II, Napoli, 1779 + Firenze, 1795. Une troisième édition à Florence en 1825.

⁴ *Ibid.*, I, p. 110. Cf. J.B. Tavernier, *Les six voyages en Turquie & en Perse*, ed. Stéphane Yerasimos, I–II, Paris, 1981.

⁵ Par exemple, Jacques Spon (*Opere di Francesco Redi, gentiluomo aretino e accademico della Crusca*, Milano, 1811, p. 161–162). Voir Ms Redi 8, p. 225–227, trois lettres à Spon en 1685.

de son voyage qui a duré deux ans. Redi lui conseillait d'apprendre le turc pour mieux observer, grâce à cette langue, différents aspects concernant les sciences naturelles⁶.

Il aura disposé de telles sources soit directement, soit par l'intermédiaire d'amis associés au même réseau d'antiquaires (Antonio Magliabechi, Giovanni Filippo Marucelli, Anton Maria Salvini). Les prouesses en Méditerranée des galères de l'ordre chevaleresque de Saint Etienne l'ont informé sur le besoin de sauvegarder les chrétiens réduits en esclavage par les Turcs. Mais dans sa bibliothèque, dont il existe le catalogue, les livres concernant l'Empire ottoman manquaient encore en 1672.⁷ Les connaisseurs de la réalité contemporaine du Sud-Est européen, nombreux dans l'élite intellectuelle en France et en Angleterre, moins en Italie, sinon à Venise, n'avaient pas approfondi les notions d'administration et d'organisation fiscale.

De l'oeuvre de Redi il subsiste deux parties, dont la première contient la transcription des rapports recueillis à Florence même. Les informateurs ont été quatre Turcs et trois Grecs capables de présenter l'organisation financière de l'Etat ottoman, au niveau de leur expérience personnelle. En voici la liste:

Relazione del Caraggio che si paga dai cristiani nell'isola di Scio, ricavata dalle risposte di Eiup di Costantinopoli, che fu preso dalle Galere del Granduca l'anno 1662⁸.

Relazione intorno al Caraggio pagato per tutto l'Impero Ottomano, ricavata dalle risposte date da Usein Chiaus e da Ali Celibi, adi 4 agosto 1668⁹.

Relazione cavata delle risposte di Michele Faccà, Sciotto, intorno al Caraggio che pagano quelli dell'Isola di Scio al Gran Signore, adi 7 agosto 1668¹⁰.

Relazione intorno al Caraggio che si paga nell'Impero Ottomano, ricavata dalle interrogazioni fatte a Rai d'Agnolo, greco di Adrianopoli, 18 agosto 1668¹¹.

Relazione sul Caraggio di Mehemet Bostangi, adi 27 settembre 1668¹².

Relazione sul Caraggio di Helias di Babilonia, a 2 Dicembre 1668¹³.

Le monde ottoman est fragmenté : deux de ses provinces sont examinées ici, Chio, enlevée aux Génois en 1566, et Bagdad, dont la prise en 1634 fut la plus grande victoire de Murad IV. Trois témoins se sont enhardis à décrire des situations valables partout, tandis qu'un seul, militaire professionnel, a avoué sans scrupule ce qu'il savait de l'organisation des troupes auxquelles il avait appartenu. Il est vrai que les connaissances qu'il possédait ne s'élevaient pas au dessus de son grade. Le choix des informateurs, quoique fait au hasard, est avantageux de par sa variété.

⁶ Giulia Calvi, "Healing, Translating, Collecting. Doctor Michelangelo Tilli across the Ottoman Empire (1683–1685)", *Cyber Review of Modern Historiography*, 21, 2017–2018, p. 56–59.

⁷ *Lettere*, I, p.106.

⁸ *Ibid.*, f. 111.

⁹ *Ibid.*, f. 113.

¹⁰ *Ibid.*, f. 115.

¹¹ *Ibid.*, f. 1.

¹² *Ibid.*, f. 118.

¹³ *Ibid.*, f. 120.

L'un, qui a été capturé sur un navire ottoman, porte un nom musulman (Eiup, ci-devant Jacob), était-ce un converti à l'Islam ? Originaire d'Istanbul, son métier de scribe-comptable lui ouvrait la perspective de voyager. Un autre est un Grec de Bagdad, frère de l'archevêque local¹⁴, à moins que ce prélat ne fût catholique, le titulaire in partibus, résidant à Rome. Alors cet Hélias devait se déclarer « étranger chrétien », qualité particulièrement onéreuse. Toujours est-il que la différence religieuse est essentielle: les non-musulmans (catholiques, arméniens et juifs) ont un statut spécial, traditionnel.

Pour rendre compréhensible l'ensemble des informations, convergentes ou, parfois, contradictoires, qui affluaient vers Francesco Redi en lui épargnant le soin de se déplacer, il faut dire d'abord que ce système de relations complexes est dû au manque de personnel spécialisé. Au centre, à Istanbul, le defterdar, responsable des registres de recensement amoncelés en deux siècles, loue ou vend à des particuliers la charge de percevoir l'impôt annuel sur les fortunes tel qu'il est dû par les chrétiens et par les turcs à la fois. Le profit qu'en retirent les percepteurs les incite à renouveler leur affaire dans la même ville où les impôts étaient répartis et perçus, chaque année.

Ceci dit, on doit expliquer ce que signifiaient les monnaies d'usage en ces calculs: pezza, c'est-à-dire peso en espagnol, qui vaut 8 réaux, donc 90 aspres, aspre, valeur insignifiante, au-dessous de 0,20 grammes d'argent, sciai, un huitième de pezza, para, équivaut à 2 gros aspri, à peu près 3 aspri normaux, mancur, mansur ou filur, petite monnaie de cuivre, crus, « pezza da otto » = 1 gurush, tallar, la monnaie allemande Reichsthaler, « un sultanino vale due pezze e 10 aspri, cioè 190 aspri », autant dire 1 altyn = 200 aspri, « il zecchino veneziano vale due pezze e 20 aspri »¹⁵, par conséquent 200 aspri.

La valeur de ces monnaies, telle qu'elle était calculée par les contemporains, correspond à la baisse du rapport or-argent à partir de la fin du XVI^e siècle qui a continué au cours de la seconde moitié du XVII^e¹⁶.

Le kharadj est en principe une imposition fixe et inchangeable. Comme on verra, elle varie beaucoup: bien qu'établie à 7 pezze par personne (mâle et adulte), la somme descend à 6 pezze à Chio, où elle est réduite à 5 pezze lorsque le nombre des débiteurs est en train de décroître. Selon un informateur d'Andrinople, 5 pezze serait la règle pour tous les sujets chrétiens de l'Empire, mais la courbe monte, au contraire, là où la quantité des recensés s'est amoindrie, jusqu'à 8–12 (« ascende a otto talvolta a nove, talvolta a dieci, fino in dodici pezze per testa »)¹⁷. A Chio on

¹⁴ La juridiction de cet « episcopus Bagdadi sive Babylonis » comprenait l'Assyrie et la Mésopotamie (Fernando Filoni ; *The Church in Iraq*, trad. Edward Condon, The Catholic University of America Press, 2017, p. 46).

¹⁵ *Ibid.*, f. 126.

¹⁶ Je dois la plupart de ces éclaircissements à l'aide amicale que m'a prêtée Ernest Oberländer-Tâmoveanu. Pour la soldé comme pour le nombre des janissaires au XVII^e siècle on doit employer Rhoads Murphey, *Ottoman Warfare 1500–1700*, London, 1999.

¹⁷ *Ibid.*, f. 116.

est arrivé à la réduction la plus avantageuse, « due pezze e mezzo »¹⁸. Trois piastres et un quart à Bagdad¹⁹, quatre à Istanbul²⁰: dans ces conditions il est difficile de conclure quelle confiance pouvait-on accorder à de pareils calculs. Tout en avançant une moyenne de 5 à 20 aspres, il est impossible de se livrer à supposer l'immensité du total « per tutto l'Impero »²¹.

De surcroît, il y a des catégories biologiques et sociales exemptées du kharadj. En premier lieu, les femmes et les enfants. Pour ces derniers, la limite d'âge est à douze ans, malaisée à fixer pour des paysans qui ignorent leur date de naissance (mais on nous enseigne ici un procédé pour préciser l'âge à partir duquel on est traité comme redevable)²². L'invalidité n'est pas une raison d'être excepté: les hommes doivent payer, qu'ils fussent infirmes, aveugles ou impotents du fait de la vieillesse²³. Le clergé chrétien est exonéré, prêtres et moines, orthodoxes et catholiques, aussi bien que les rabbins. Dans le camp opposé, les janissaires et les spahis se sont assurés le même privilège. Lorsqu'un chrétien se convertit à l'Islam, il est aussitôt délivré du devoir de payer le kharadj. Afin d'éviter de pareils cas honteux pour la communauté orthodoxe, certains notables conservent l'équilibre en payant l'impôt à la place de leurs voisins pauvres²⁴.

Il existe aussi, à part le kharadj, encore une imposition à laquelle sont assujettis turcs et chrétiens, la djizye (« le deci »), payable en argent. Une autre taxe, au vieux nom byzantin, « avania », est payable en nature ; donc, selon un témoin d'Andrinople, en viande, beurre, foin, blé, riz etc. Alors ce n'est pas la personne qui est comptée, mais l'habitation, et la somme due par un turc est légèrement inférieure à celle exigée d'un chrétien. Le sens même du mot « avania » désigne une exaction, temporaire ou régulière.

En marge de ces situations, conditionnées plus ou moins par des facteurs communs, une exception: l'île de Chio, à cause de la production d'anis. Deux des informateurs interrogés par Redi sont venus raconter en détail comment était distribuée cette précieuse ressource et comment la récolte, pour laquelle les 62 villages exemptés du kharadj habituel avaient une responsabilité collective, était régulièrement partagée entre le chef-collecteur et ceux dont il achetait la protection jusqu'au Sérail d'Istanbul²⁵.

Que faire de tous ces renseignements qui mettaient en lumière des aspects de la vie économique dans une partie de l'Europe difficilement accessible ? L'absence

¹⁸ *Ibid.*, f. 111. Pour les adolescents, 3 pezze.

¹⁹ *Ibid.*, f. 120.

²⁰ *Ibid.*, f. 112 : « In Costantinopoli dice che si paga solamente quattro pezze per Caraggio ».

²¹ *Ibid.*, f. 114.

²² *Ibid.*, f. 116.

²³ *Ibid.*, f. 118. Voir Antoine Fattal, *Le statut légal des non-musulmans en pays d'Islam*, Beyrouth, 1958, p. 270–274.

²⁴ Ms. 35, f. 116, 118, 120.

²⁵ E. Argenti, *The History of Chios Alexander M. Vlasto, A History of the Island of Chios* (A.D. 70–1822), London, 1913.

de cohésion entre territoires et groupes sociaux demeurait évidente. Le public visé par cette enquête se laisse deviner : les gens d'affaires toscans, représentés à Constantinople par une agence²⁶. La biographie de Francesco Redi montre qu'il ne demeura pas longtemps attaché au sujet assigné à ses recherches. En 1668, donc en même temps qu'il interrogeait ces rescapés de l'ordre ottoman, il réalisait des expériences extraordinaires d'entomologie. Cette orientation répondait davantage au progrès scientifique européen. Tant qu'il examinait l'état du plus grand Etat de l'époque, il avait été réduit à des estimations approximatives, par des moyens indirects. Désormais il n'aura plus besoin que d'un microscope perfectionné²⁷.

Cependant, il n'avait pas été le premier à susciter au grand-duc de Toscane l'idée d'un rôle à remplir dans une grande offensive qui eût récupéré sur les Turcs cette partie de l'Europe qu'ils possédaient.

Cosimo III était en train d'étudier l'arabe²⁸. Peu remarqué par les érudits modernes, ce penchant intellectuel du prince, cultivé certainement sous la tutelle de Redi, aura été connu par les savants du même réseau étendu aussi loin que Constantinople. C'est de la capitale ottomane que lui fut adressée une Breve Relazione dell' Ottomanno Imperio nel presente stato in questo anno 1668, dont une copie in quarto se trouve dans le dossier Redi Varia 35, tandis que l'original (?) est le ms. no 298 de la Bibliothèque Statale di Lucca²⁹. Plusieurs autres copies existent (deux en Grande – Bretagne)³⁰. Toutes portent l'indication du nom de l'auteur: « dal medico Mascellini da Urbino ». Il importe de rappeler la biographie de ce personnage, substantiellement reconstituée par N. Vătămanu³¹. Né à Pesaro en 1612, « doctor Medicinæ » de Padoue en 1637, Giovanni Mascellini était déjà à Constantinople deux ans après, mais il ne tarda pas de quitter le service de l'ambassadeur de Venise à la Porte pour se rendre en Valachie où il allait être le médecin personnel du prince Matthieu Basarab. Son long séjour à la cour de Târgoviște, interrompu à plusieurs reprises par diverses missions diplomatiques que lui confiait le prince, ne l'isolait pas complètement, car il avait des rapports étroits avec la mission des frères mineurs conventuels, active autour de l'église catholique de Bucarest, qu'il se chargeait de surveiller. De 1646 à 1650 il fut l'ami

²⁶ Andrei Pippidi, «The End of the Florentine Colony in Constantinople», *Il Mar Nero*, V, 2001–2003, p. 273–281.

²⁷ «Microscopio di tre vetri lavorato in Roma». Les volumes VI et VII des Opere comprennent des *Consulti medici*.

²⁸ Pier Mattia Tommasino, «Bulghaith al-Darawi and Barthélemy d'Herbelot. Readers of the Qur'an in Seventeenth-Century Tuscany», *Journal of Qur'anic Studies*, 20, 3, 2018, p. 108.

²⁹ C. Pizzi, «Une relation sur Constantinople, inédite et méconnue, du XVII^e siècle», dans *X. Milletlerarasi Bizans tetkikleri kongresi tebliğleri. Actes du X^e Congrès International d'Etudes Byzantines* (Istanbul, 15–21.IX.1955), Istanbul 1957, p. 244–247, sans reproduction du texte.

³⁰ Signalées par Nicolae Vătămanu, «Contribution à l'étude de la vie et de l'oeuvre de Giovanni Mascellini, médecin et secrétaire princier», *RESEE*, XVI, 2, p. 274–275. Il y en a eu deux ayant appartenu à des ambassadeurs d'Angleterre à Constantinople : Heneage Finch lord Winchilsea en 1661 et Sir John Finch en 1668. Leur successeur (1681), Sir William Trumbull en posséda encore une : celle que Vătămanu (avec P. Cernovodeanu) a publiée, *ibid.*, p. 279–285.

³¹ Voir aussi idem, *Voievozi și medici de curte*, București, 1972, p. 150–165.

d'une « persona da bene », docteur en philosophie et en théologie de Rome, mais cette relation tournera à l'aversion lorsque celui-ci alla gravir une haute dignité de l'Eglise orthodoxe : il s'agit de Pantaleone Ligaridis, un brillant érudit, fondateur de la première école gréco-latine en Valachie³². Chaque fois qu'il revenait à Constantinople, Mascellini renouait avec l'élite gréco-levantine et les émigrés italiens y compris le baile de Venise Giovanni Soranzo. Sa compétence médicale était si appréciée que le grand visir, Ahmed Köprölü lui-même, demandait ses soins pour lui et sa famille. Quand il aura épousé la fille d'un autre médecin de Padoue et de Constantinople³³, parfaitement intégré parmi les drogmans vénitiens – les Bruti, Tarsia, Borisi, Grillo -, on voit que, ayant quitté la Valachie en 1655, il comptait demeurer en ce milieu d'échanges intellectuels et d'influence politique. Cependant, après son mariage, Mascellini est revenu à la cour de Târgoviște, où, en 1657, il a servi d'interprète à l'accueil d'une ambassade suédoise, pour traduire en grec, langue connue par le prince roumain.³⁴ Pour les années suivantes les indices sont concordants. Quoique présent de temps en temps en Valachie et en Moldavie, il est toujours retenu auprès du grand visir, qui exige qu'il l'accompagne en Crète en 1666 dans le camp des assiégeants de Candie, ou comme médecin personnel du sultan à Andrinople, en 1672, et à Silistra en 1675. Ses soins étant requis par le khan Selim Giray, Mascellini dut accourir en Crimée, mais, au retour de ce voyage, il succomba aux fièvres du Danube. Son épitaphe, placée en 1675 dans une église de Galatzi, proclame ses mérites „in medica arte” qui lui ont obtenu la gratitude de plusieurs monarques européens, sans oublier les „principes utriusque Valachiae”^{35,36}.

Une biographie qui, du côté des préoccupations scientifiques sur le plan professionnel aboutit à deux ouvrages destinés à flatter par leur dédicace le patron de l'auteur, le grand visir. Rédigés en latin, donc visant des collègues dont on attendait l'admiration. A leur date, 1672, Mascellini se trouvait à Andrinople, en remettant à jour d'anciennes leçons pour deux brochures qui contenaient des prescriptions contre la peste et un cours sommaire sur des thèmes classiques de l'enseignement médical. La « Breve Relazione » a été écrite quatre ans plus tôt, vraisemblablement pour l'ambassadeur d'Angleterre, Sir John Finch. Celui-ci venait d'arriver à Constantinople, nommé en cette position, qui avait été occupée

³² Sergiu Iosipescu, «Paisie Ligaridi și studiile clasice din Țara Românească în secolul XVII», *Anuarul Institutului de istorie și arheologie „A.D. Xenopol”*, XXI, 1984, p. 379–385.

³³ Sur ce Danois italiénisé, devenu, de 1641 à 1646, médecin du prince de Moldavie Basile Lupu, voir N. Vătămanu, *op. cit.*, p. 139–149; Eugen Lozovan, «Un médecin danois en Moldavie: Hans Andersen Skovgaard (1600–1656)», *Romanica*, 4, 1971, p. 81–84; Andrei Pippidi, «Quelques drogmans de Constantinople au XVII^e siècle», *RESEE*, X, 2, 1972, p. 245–246, 255; Cristian Luca, *Țările Române și Veneția în secolul al XVII-lea*, București, 2007, p. 111–126; idem, *Dacoromano-Italica, Studi e ricerche sui rapporti italo-romeni nei secoli XVI–XVIII*, Cluj-Napoca, 2008, p. 118, 150, 158, 164–166, 176–178.

³⁴ Conrad Jacob Hildebrandt's *Dreifache Schwedische Gesandtschaftsreise nach Siebenbürgen, der Ukraine und Constantinopel (1656–1658)*, ed. Franz Babinger, Leiden, 1937, p. 111, 223.

³⁵ N. Vătămanu, *art. cit.*, p. 287.

³⁶ Phyllis S.Lachs, *The Diplomatic Corps under Charles II and James II*, Rutgers University Press, p. 36, 53–55, 104–105, 146, 154; Ludovic Demény, Paul Cernovodeanu, *Relațiile politice ale Angliei cu Moldova, Țara Românească și Transilvania în secolele XVI–XVIII*, București, 1974, p. 165–168.

depuis 1661 par son cousin, lord Winchilsea, auquel Mascellini avait rendu plusieurs services importants. Sir John était lui-même médecin et membre de la Royal Society ; de plus, il venait de Florence, où il avait représenté le roi Charles II auprès du grand-duc³⁷. Il est évident qu'il y avait connu Francesco Redi et celui-là lui aura recommandé de s'adresser à Mascellini pour les conseils nécessaires à un diplomate insuffisamment informé sur l'Empire Ottoman.

Du point de vue des relations internationales il y avait un problème grave: la guerre pour Crète, où les Vénitiens résistaient depuis 1645, et Mascellini sera même obligé d'assister personnellement au siège de la forteresse de Candie. Le texte qu'il a offert n'est qu'un coup d'oeil sur la situation générale. Il a été conservé dans les archives de famille des Finch, mais son auteur a dû penser à le diffuser et, pour commencer, il l'a envoyé à Cosimo III à toutes fins utiles.

Ceux qui l'ont reçu, voulant se faire une idée plus exacte et plus complète de l'Empire Ottoman, ont sollicité l'aide de Francesco Redi. Ce qui explique les pages ajoutées à ce qu'il avait déjà extrait des premiers informateurs disponibles. Il importe peu de savoir de quelle source sont recueillis les renseignements sur les janissaires qui forment un bloc : les pages 122–131 du même dossier. Un ancien soldat certainement, car l'une des questions qu'on lui pose, restée sans réponse, est s'il a pris part à la campagne de Neuhausel (Saint Gotthard, 1664). Un Turc probablement, car Redi ne connaissait pas cette langue : il note une fois « si domandò »³⁸, donc il employait un interprète, et une autre notation traduit en turc les noms des mois³⁹.

Les recherches des historiens, si elles n'ont pas encore résolu les questions de 1668, se chargeront sans doute de les reformuler. Ce qui intéressait alors c'était surtout qui commandait les janissaires et quelles attributions revenaient à chaque commandant. Le nombre des janissaires, affirmé ici à deux reprises, 45 000,⁴⁰ est précisé par l'étude la plus fortement documentée: 39 470 en 1670 (avec le nombre de recrues enrôlées, on arrive à 48 212)⁴¹. Une quantité de détails concernent le cantonnement de ces troupes et, surtout, le paiement de la solde à plusieurs occasions et pour diverses catégories. Les galères de la flotte ottomane seraient quarante, ce qui correspond aux sources déjà connues⁴². Un passage au sujet du siège de Candie semble reposer sur un témoignage direct.

En fin de compte, les informations réunies dans ce dossier représentent une contribution méconnue à la connaissance de l'Empire Ottoman en Occident, toujours reprise et toujours inachevée.

³⁷ Ms Redi 35, f. 119.

³⁸ *Ibid.*, f. 129.

³⁹

⁴⁰ *Ibid.*, ff. 124 et 127.

⁴¹ Rhoads Murphey, *op. cit.*, table 3.5. Mais *ibid.*, p. 46–47, le chiffre est réduit à seulement 18 000 pour une partie active, combattante, tandis que le total s'arrête à 32 000).

⁴² Selon le ms Redi 35, f. 128. Voir Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, III, Paris, 1844, p. 45 : 36 galères et 4 mahonnes.

ANNEXES

I

Ms Redi 35

111 Relazione del Caraggio che si paga dai cristiani nell'isola di Scio, ricavata dalle risposte di Eiup di Costantinopoli, che fu preso dalle Galere del Granduca l'anno 1662

113 Relazione intorno al Caraggio pagato per tutto l'Impero Ottomano, ricavata dalle risposte date da Usein Chiaus e da Ali Celibi, adì 4 agosto 1668

115 Relazione cavata dalle risposte di Michele Faccà, Sciotto, intorno al Caraggio, che pagano quelli dell'isola di Scio al Gran Signore, adì 7 agosto 1668

116 Relazione intorno al Caraggio che si paga nell'Impero Ottomano ricavata dalle interrogazioni fatte a Rai di Agnolo greco di Andrinopoli, 18 agosto 1668

118 Relazione sul Caraggio di Mohamet Bostangi, adì 27 Settembre 1668

120 Relazione sul Caraggio di Helias di Babilonia, fratello dell'Arc. di Babilonia, a dì 2 Dicembre 1668

111 Disse che i caraci cioè appaltatori o riscuotatori del Caraggio sono dei primi cortigiani della Porta, amici o raccomandati dal defterdar.

gli caraci si partono di Costantinopoli al mese di marzo e devon essere ne' luoghi a loro destinati il giorno che i Turchi otomani chiamano Nevrud, cioè l'equinozio di primavera. Vi sarà taluno di qti caraci che marcia con 50 cavalli e come è arrivato al luogo trova la casa apparecchiata dove è fatta la spesa a lui e alla sua comitiva e servitù per tutto il tempo che si trattiene a riscuotere e per qte spese ogni mattina vengono quattro deputati a dimandare tutto quello che bisogna al M-ro di casa del caraci e tutto quello che chiede, tutto ogni giorno gli danno. Subito dunque arrivato il caraci, si chiamano i deputati del popolo insieme col cadi in presenza del quale si legge la patente del G.Signore e del defterdar fatta al caraci per la riscossione. In q-ta occasione il caraci da a mangiare mille pezze al cadi, accioche il cadi faccia intendere al popolo che tratti bene il caraci, e che il caraci è dei favoriti del gran signore e qta lettura della patente si fa in ogni corbella, perche nella città di Scio non si paga caraggio.

Son dunque in Scio quattro diputati, due Greci e due Italiani e in mani di qti capita tutto il caraggio e loro lo pagano al caraci.

Scio ha 22 mila caraggi di sei pezze l'uno, e due mila de tre pezze l'uno, e qti due mila sono i ragazzi da 12 sino a 17 anni.

In Scio sono 62 villaggi esenti dal caraggio, e qti 62 villaggi son quegli che attendono alla raccolta del mastice e nella custodia.

Oltre qto caraggio, l'isola di Scio da 40 mila pezze al Capitan Bascia del mare.

Il caraci in Scio avrà per suo guadagno intorno a venti mila pezze, per le quali si fanno pagare oltre le sei pezze per volta, si fanno pagare due milla pezze per caraggio ed il restante per le spese del caraci lo ripartiscono per villaggio.

112 Tutte l'isole dell' Archipelago danno fra tutte 300 mila pezze al Capitan Bascia del Mare oltre i regali che gli fanno ogni volta che va all'isole di panno, orsi drappi di seta, orsi castrati.

Quando la gente scema, e non per questo scema la somma totale del caraggio, ma ad'ognuno si cresce la somma del suo in particolare, conforme le sue ricchezze. Se la gente cresce, la somma totale del caraggio non cresce, e per questo scema la quantità del caraggio particolare. Chi pagava sei, pagará cinque.

Del mastice ordinario se ne raccorrà in Scio 380 casse di cento libbre l'una. Di qte casse se ne mandava 40 al Gr. Sig-re, venti alla valide o Regina madre, quindici casse all'azechi o donna favorita del G.Sig-re, dieci al Gr. Visir, gli altri sei visir ne anno due per uno e così i due cadalischieri. Il mufti ne ha cinque, il defterdar ne ha trè, l'eunuco maggiore ne ha due e tutte qte casse son di mastice sceltissimo, e tutte l'altre casse va al Bei secondo la tariffa. Soprintendente alla raccolta del mastice vi è un'aga il quale ha grandissima autorità di mandar in galera, di far impiccare gli uomini a lui sottoposti ecc.

Ne i preti latini, ne i preti greci ammogliati, ne i monaci ne le donne non pagano caraggio si come ancora non pagano il caraggio i fratelli di preti, ne i padri di preti pur che il figliuolo prete sia vivo. I figliuoli dei preti non pagano. In Scio son conventi di monache. I fratelli di qte monache non pagano caraggio.

Il defterdar ha della riscossione de caraggi dieci per cento.

112 v. Qto Eiup, o Jacob di Costantinopoli l'anno 1663 fu in Scio con un caraci, ed era scrivano del detto caraci, disse che in tutto l'imperio i preti ammogliati e i monaci non pagano caraggi e qto disse saperlo di certa scienza; pagano po i fratelli e i padri de preti e non ne sono esenti come in Scio.

In Costantinopoli dice che si paga solamente quattro pezze per caraggio.

Il caraggio de Greci di Costantinopoli comporta 300 m. pezze. [phrase effacée]

113 Tutte le città, castelli, terre, ville e borgate dell'Impero Ottomanno son tassate in una certa e determinata somma di danaro che è l'annuale tributo che danno al Gran Signore. Qte classe son registrate a' libri del defterdar, cioè tresorier

generale, ed esso per non aver la briga del riscuotere le mette in vendita, e son comprate da i caracci che tanto è a dire riscuotitori o appaltatori del careggio o tributo, e qti caraci per averle le pagano maggior somma di danari di quello che elle vagliano. Subito che le anno comprate, vanno ne' luoghi a loro assegnati a riscuoterle e per riscuoterle impongono tanto per testa più o meno secondo la ricchezza o povertà de particolari, della quale pigliano informazione dagli abitanti del luogo, e per rifarsi della spesa e per guadagnarvi ancora, passano molto più di quello che dovrebbero, e di qta soverchia tassazione i popoli non possono richiamarsi, se non fosse un eccesso più che strabocchevole, che forse anco non meriterebbe loro il conto a richiamarsene e particolarmente a quegli che son molto lontani da Costantinopoli. Qta tassa o imposizione di quascheduna città o castello non si leva mai ne mai si sminuisce ancorchè sminuisce il popolo o il no delle teste, ma cio che pagavano quei molti son forzati a pagarlo quei pochi, che vi son rimasti, e pagano ugualmente i cristiani e i turchi; egli è ben vero che se un cristiano si fa turco immediatamente è fatto libero in perpetuo da ogni tributo: Gli ebrei anno una tassa particolare da loro della quale il chiaus e il celebi dissero averne notizie. L'isole tutte del Arcipelago non sono sottoposte a qta foggia di tributo; ma è imposto loro dal Bascià del Mare.

Ogn'anno si riappalta qto caraggio.

Tutti gli appalti del caraggio si fanno in Costantinopoli e non nelle provincie.

Non si appalta a castello per castello, ma a città per città con tutti i castelli del loro territorio.

Del caraggio son esenti tutti i sacerdoti, tanto cristiani che ebrei, tutti i monaci tanto latini che greci, ne son esenti tutti i giannizzeri, tutti gli spai o timari.

Il medesimo caraci o appaltatore del caraggio riscuote dal turco e dal cristiano.

Oltre il suddeto caraggio o tributo nell'impero ottomanno si pagano le deci,e tanto da turchi quanto da cristiani con qta differenza però che il cristiano d'ogni otto paga uno ed il turco d'ogni dieci paga uno, e qte decime non vanno al Gran Signore ma agli spai o timari.

Oltre di qto gli spai o timari impongono e tassano ogni anno tutti i cristiani e tutti i turchi lor sudditi per testa secondo le loro ricchezze ugualmente, onde a chi tocca pagar quattro aspri a chi sei a chi otto a chi dieci a chi 20, a chi 30, o poco più.

Quanto al caraggio la maggior somma non si può sapere, perche si regola secondo la ricchezza, la minor somma arriva fino a cinque aspri, dieci, dodici, venti e la maggiore può essere buon numero di pezze.

115 Disse che i caraggi che si pagano dall'isola di Scio sono ventiquattro mila, e son bastati due pezze e mezzo l'uno. Egli è ben vero che, essendovi molti poveri che non posson pagar nulla, perciò questa tassa cresce a segno che arriva fino a cinque pezze ed a quel segno che arriva tanto la paga il povero che il ricco. Raccolta dunque tutta la somma de caraggi, si paga al mandato del defterdar ventiquattro mila caraggio di prezzo di due pezze e mezzo l'uno, dal sopravanzo se ne sodisfà a quello che si appartiene al Capitan Bascià general del Mare di giustizia e per

ragione di legato se ne soddisfà ancora ad altri legati che si convien fare al cadì che viene di Costantinopoli ogni anno o ogni due anni.

Quanto al modo del riscuoterlo, il defterdar appalta o vende questo caraggio a qualche caraci o riscuotitore, il quale si porta ogni anno nel mese di marzo a Scio ed arrivato, lo fa tassare a deputati sciotti, i quali per dieci giorni danno da mangiare o spesano il caraci con tuta la famiglia sua e servitù; e perche sono obligati a fargli sempre le spese per tutto quel tempo che sta a riscuotere il caraggio che sarà almeno meno cinque o sei mesi, perciò passati que' dieci giorni in cambio di fargli le spese, si appaltano seco di dargli tanto danaro, e che egli se le faceva da se, e per lo più rimangon d'accordo con cinque o sei mila pezze, dopo di che quattro deputati, due greci e due italiani, tassano il popolo, e loro stessi, con la forza e autorità del caraci, riscuotono il caraggio e, finito il riscuotere di quelle somme in primo luogo pagano al caraci quello che son convenuti per le spese di esso caraci, in secondo luogo pagano al caraci li 24 mila caraggio di due pezze e mezzo l'uno e il restante lo serbano per soddisfare al Capitan Bascià, al cadì e ad altre spese.

116 Disse che tutti i cristiani dell'imperio ottomanno pagano ogni anno il caraggio a ragione di cinque pezze per testa di tutti i maschi da dodici anni fino alla morte. Ma perche il popolo è sminuito e impoverito per qto, caraggio per lo più ogni anno ascende a otto talvolta a nove, talvolta a dieci, fino in dodici pezze per testa imperocchè ogni città o castello quando fù istituito anticamente il caraggio, fu tassata in una certa e determinata somma di pezze, la qual somma ancorchè il popolo sminuisca, non si sminuisce. E a questo caraggio son sottoposti tanto i poveri quanto i ricchi. E se i poveri non anno tanto da poter pagare, sono sforzati i ricchi a pagar per loro e poi i ricchi fanno lavorare i poveri per trovar dalle loro fatiche quello che anno speso per loro nella paga del caraggio.

A riscuoter qto caraggio va ogni anno un caraci o appaltatore, il quale ha comprato questa detta del defterdar o tesoriere generale e per questa ragione ancora cresce il caraggio sopra le cinque pezze imperocchè questo e il guadagno del caraci, il quale solamente ha da render conto al defterdar della tassa antica di cinque pezze a testa.

Disse che gli ebrei e gli armeni e i franchi anno un caraggio da per loro.

Il caraci, per riscuotere il caraggio, arrivato che è nel luogo da lui comprato o appaltato, chiama i più ricchi e i più principali e da loro si fa pagare tutta la tassa e qti più ricchi poi si fanno pagare da particolari.

Subito che il caraci arriva nel luogo di sua iurisdizione, in quel momento il popolo è obligato a far le spese a lui e tutti i suoi uomini e ufficiali per tutto quel tempo che si dimorano, e queste spese s'anno da cavare dal suddetto caraggio e questo ancora è una delle ragioni perche da cinque pezze ascende talvolta sino a dieci, come si disse di sopra. Molte città si appaltano col caraci per non fargli le spese giornalmente e gli danno una grossa somma di danaro acciochè se le faccia da se. Altre città gli fanno le spese a giorno per giorno i contadini del distretto di una città pagano il caraggio dentro alla città essendo noverati in quel popolo. I castelli piccoli vicino alle città pagano il caraggio nelle città. Ma i castelli lontani e

castelli più grossi che anno il cadì cioè il Podestà o giudice, anno un caracì da per loro che va a riscuotere il caraggio.

Un cristiano che si faccia turco subito è libero dal caraggio.

I Preti greci che anno moglie, che tutti l'anno, pagano il caraggio per loro e per loro figliuoli. I monaci o caloieri non pagano. Domandato perche i caloieri non pagano, rispose che questo fu privilegio di Macometto. Domandato se i Turchi pagavano questo caraggio dimme di no, ma soggiunse che i Turchi pagavano ogni anno un avania o balzetto che alle volte è maggiore alle volte minore, secondo i bisogni. Questo balzetto lo pagano ancora i cristiani oltre il caraggio. I caloieri son esenti da questo balzetto. Qto balzetto non si tassa secondo le teste, ma secondo le case, e la loro possibilità. Qto balzetto che pagano in Andrinopoli serve per il Gran Signore quando va fuori a conto di carne, di burro, di paglie biade, risi ecc. In qto balzetto si aggrava piu la mano addosso a cristiani che addosso a Turchi.

Il caraggio, come si è detto di sopra, si comincia a pagare di dodici anni, e perche nascon dispute se i figliuoli abbiano ancora dodici anni per certificarsene, i Turchi pigliano una funicella e l'adoppiano e con essa addoppiata cingono il collo del fanciullo, dipoi levatagliela dal collo mettono i due capi in bocca al fanciullo e gliela fanno stringer co denti. Se in quel cerchio che fa la fune tenuta in bocca vi passa il capo giudicano che il fanciullo abbia dodici anni: Se non vi passa, giudicano che non abbia dodici anni.

118 Adì 21 Sbr 1668

Caraggio

Relazione di Mehemet Bostangi

Disse che i Cristiani in tutto l'Imperio Turchesco pagano il caraggio a ragione di 7 pezze per testa. Disse che qti caraggi son comprati da caracì dal defterdar, e i caracì gli vanno poi a riscuotere. Disse che, se in un luogo vi sieno due mila caraggi e non vi sien più che mille teste, disse che la gente di quel luogo supplica al defterdar a volere scemar i caraggi e che molte volte l'ottengono. Disse che per i cristiani poveri pagano il caraggio i cristiani ricchi acciochè i poveri non si abbiano a far Turchi.

Disse che i caracì comprano in appalto qti caraggi per guadagnarvi.

Disse che nell'età di dodici anni si comincia a pagare il caraggio e che lo pagano sinche vivono ancor che fossero storpiati, ciechi o decrepiti.

Disse che se talvolta muore qualche greco ben ricco, che gli fanno pagare il caraggio anco tre o quattr'anni dopo la morte.

119 Bostangi Meemet disse che non era vero che i Giannizzeri nell'odà avenero le spese, ma che se volevan mangiare, bisognava che se lo comprassero da loro co' loro denari. Egli è ben vero che andando quattro volte la settimana al divano, quegli che vi vanno, per quelle mattine anno da desinare.

Si domandò come facevan a campare que' Giannizzeri che anno solamente tre aspri di paga ; rispose che s'approvecciavano col mercantare, vendendo tabacco cupones (?) e altre mercanzie.

Disse che i Giannizzeri anno un vestito per uno ogni anno.

Disse che quando i Bostangi e l'altre genti del Serraglio anno di paga nel Serraglio un aspro e mezzo, quando escon fuori di detto Serraglio e son fatti giannizzeri, gli assegnano tre aspri il giorno. Se dentro al Serraglio avevano tre aspri il giorno, quando escon fuori Giannizzeri, allora anno sett'aspri. E se nel Serraglio avevano sett'aspri il giorno, quando son mandati fuori e son fatti giannizzeri è loro assegnato otto aspri il giorno e qui non crescono, se non muore qualche Gran Signore.

120 Adi 2 Xbre 1668

Relazione del Caraggio per la relazione di Helias de Babilonia, fratello dell'Arcivescovo di Babilonia.

L'ordine di pagar il caraggio in Babilonia è di tre piastre e un quarto per testa e questo va al Gran Signore. Ma i Bascià fanno pagare in tutto cinque piastre per testa e questo di sopra più va al bascià e suo agà. E di più ogni anno fanno pagare due piastre per lo spengi o ducegasaci che per i letti del bascià. E di più il bascià domanda il saragaciasi, cioè la permissione a Cristiani di poter portare il turbante e questo saragaciasi si paga il meno cinque piastre l'anno, e quei cristiani che non lo pagano non posson porsi turbante, ma un berettino come per gli ebrei, il che i Turchi non vogliono, ma vogliono che portino il turbante e gli necessitano a pagare, e gli strapazzano malamente. Di più la Chiesa di Babilonia paga ducento scudi l'anno al Bascià, se questo non fa avania, ma se egli fa avania paga molto più, fino a due mila piastre e più.

I monaci non pagan caraggio, ma i preti lo pagano. Di dodici anni i maschi cominciano a pagar il caraggio e lo pagano tutto il tempo di lor vita ancorche vecchissimi e storpiati. Le femine non pagan caraggio.

I cristiani poveri che non anno da pagar il caraggio sovvenzionati con l'elemosine da piu ricchi.

La Babilonia non va il caraci da Costantinopoli a riscuotere il caraggio, ma lo fa riscuotere il Bascià di Babilonia.

Di più i Cristiani pagano l'avani ogn'anno, e qta avani, o avania, la pagano anco i Turchi e s'impone sopra le case, e chi non ha case o altri beni non paga l'avani.

Se un cristiano fa un mestiere o un'arte, paga ogn'anno quel tanto che pagano i Turchi di quel mestiere, e qto sta a discrezione del bascià.

Quando Sultan Amurat prese Babilonia non vi trovò più che 73 Cristiani Babilonesi e così impose il numero di 73 caraggi a quella città ! In oggi i Cristiani Babilonesi son cresciuti; il sopra più se gli mangia il bascià.

I forestieri cristiani che capitano in Babilonia pagano anco loro il caraggio ancorchè vi sieno per passaggio. Anzi se bene vi stanno un sol giorno o una sol ora, anno da pagare il caraggio, e quei lavorano o stanno in ascolta.

Quando qto Elia andò da Babilonia in Costantinopoli, andò con un agà, onde non pagò per tutti i luoghi il caraggio, ma arrivato in Bursa lo pagò, di poi lo

pagò a Scutari, e arrivato in Costantinopoli lo pagò la terza volta e vissevi due mesi. Quando si partì di Costantinopoli non pagò niente perche si partì in compagnia di un Bascià e non pagò niente perche non fu conosciuto.

Quando il cristiano paga il caraggio, colui che lo riscuota fa la ricevuta. Se il cristiano perde la ricevuta può esser forzato a pagar un'altra volta.

Se quando andò da Babilonia in Costantinopoli se non fosse stato in compagnia di quell'Agà gli avrebbon fatto pagar il caraggio a Ninive, di poi a Meiardim, di poi a Diarbeccher, di poi a Tucat, di poi a Saivas, di poi a Genghisar, che vuol dir città nuova, di poi a Bursa, di poi a Scutari ecc.

Quando qui si nomina piastre si deve intendere pezze da otto.

130 Babilonia

Se i mercanti prestano cento pezze se ne fanno pagare venti per cento.

Se prestano i Giannizzeri se ne fanno pagare quaranta per cento, ma perche è vietato a Maomettani il dare a usura, si trovano questo compenso che colui il quale da a usura cento piastre, vende una mercantia a colui che piglia, ma gli vende un oggetto che vale due pezze, e gli la fa pagare d'accordo quaranta.

La minor moneta d'argento che si trova in Babilonia è il Parà che vale due aspri grandi, e ne va quaranta alla pezza di quattro parà. In Babilonia non usano aspri. La moneta sopra il parà si chiama sciai e ne va otto alla pezza.

La moneta di rame di Babilonia si chiama mancar in lingua turca e in araba filur e ogni parà vale dodici di qti mancar; nel Cairo gli chiamano mansur.

Si batte in Babilonia la moneta e d'ogni moneta ha stampato il nome di Bagdat.

La maggior moneta è la pezza da otto e la chiamano Crus. Vi anno ancora gli abucchetti che vaglion mezza giulio meno dalla pezza di otto, e questi abbucchetti con i tallari di Germania.

II

122 Ordine de nomi delle cariche di un odà

ciorbagi
odabagi
vechilkapi
Bairactar
Basciachi

123 Ordine col quale entrano i capi de giannizzeri al Divano

Seiman basci capo dell'odà di seiman
Giannizzero agà
Chihaiia bei, cioè luogotenente
Chihaiasek quello che introduce al Giannizzero Aga i Tuiungi basci
Zagargi basci, cioè capocauia

Samsongi basci, cioè de samsoni
 Tuiungi basci, quello che mette lo pitre in capo al Gr.Sig.
 Assechi basci quelli che vengano la velba al Gr. Sig. quando va fuori
 Chiaia Bey uno che interviene a tutte le cariche

124 Il numero di tutti i giannizzeri è di 45 m. i quali si divisano in 162 odà o compagnie: Trenta quattro odae quali sono di seimen che sono come gli altri con un segno che portano sopra il turbante. Queste odà non sono tutte di un medesimo numero ma chi più chi meno.

Tutte queste odà anno il loro quartiere fino a 500 insieme in una gran piazza e ci 0a un ognuno di esse una casa propria dove deve dormire. Gli scapoli però di loro sono obbligati a dormirci. Gl'amogliati anno licentia di andare alle loro case. Ogni odà ha una sola insegna, ha di comandanti il Bolucbagi, o Sciorbagi che non può pigliar moglie; l'odabagi, lo spenditor maggiore il quale è obbligato a combattere, l'alfier e sotto alfiere. L'autorità dell'odobagi non si estende a dare a giannizzeri pena maggiore che di bastonare; cometendo cosa degna di castigo maggiore, l'odabagi lo consegna al bolucbasci e questo lo consegna al Giannizzero Aga o a suo luogotenente, accio lo castighi secondo merita.

I giannizzeri cominciano con un aspro il giorno di paga, e ben presto salgono a 3, i quali si danno nelle loro proprie mani acciò se ne servino a lor piacere avendo dal Gran Signore il vestito ed il vitto, il quale costa 12 aspri il giorno. Queste paghe si fanno ogni tre mesi una volta, nel qual tempo solamente si contano insieme queste odà. Quei gianizzeri che anno meno paga di 10 aspri al giorno alla creazione del Gr. Sig. che si trovano salgare subito fino a 7 e dipoi a ogni creatione vi è a trovare ne crescono uno.

Quelli poi che anno la paga di manco d'otto aspri il giorno possono comprarli, e il Gianizzero Effendi vi fa bottega perche dovendo di quelle provisioni accarpate de gianizzeri morti dare augumenti ad altri, mostra il Gianizzero Effendi di mostrare al Gr. Sig. i piu meritanti.

I Gianizzeri, oltre la paga ed il diritto di sopra, anno ad ogni tempo di paga dal Gran Sig-re quale la vendono a prezzi straordinari.

125 La paga de Gianizzeri da principio è di un aspro il giorno e ben presto salgano a 3. Quelli che anno la paga di manco di 7 aspri il giorno alla creazione del primo Gran Sig. alla quale si trovano ad un tratto arrivare alla paga di 7 e da sette in su ogni nuovo Gr. Sig. gli accresce un aspro il giorno.

Quelli che pure anno la paga di manco di otto aspri il giorno non avendo augumento di gratia se non le sopradette, possono comprare l'augumento fino a otto aspri e questo è venduto dal Gianizero Effendi o de la re vale cinque pezze per aspro e vende lor degli avanti di gianizeri morti in queste odà, i quali che poi diventano propriamente ocultati al Gran Signore e questi avanzi il Gianizero Efendi propone accarpamento a quei Gianizeri che si portano bene, e lui se li fa pagar come gia si è detto.

Nelle odà ogni 30 persone ano un padiglione e tre cavalli; da quali uno porta al sopradetto padiglione e gl'altri due i loro bagagli.

I quartieri di tutte queste odà, ciascheduno delli quali ha il suo portinaio che lo apre e chiude secondo il bisogno, sono tutti insieme in una gran piazza distante dal palazzo del Gran Sig-re un ora di camino.

Il Gianizero Aga ha il suo giudice e avendo caso di avere da condannare qualche gianizero, lui non giudica di suo capriccio, ma col parere del giudice.

Ogni odà ha un gianizero dotto il quale tiene per loro sacerdote ed è quello che gli raccomanda l'anima.

Il numero di quelli Gianizeri in Costantinopoli cala sopra di [le chiffre manque] Quelli Gianizeri vanno al palazzo del Gran Sig-re ogni volta che si fa divano e in quei giorni il Gran Sig-re gli da a mangiare. Il Gianizero Aga essendo Visir entra anche egli in Divano. ... Le guardie delle porte del Seraglio sono bostangi.

126 La paga de Gianizzeri è sempre la medesima spesa per il Gran Sig-re, vero è che quando muotano Gianizzeri di quelle provisioni che si dovrebbero accarpare per il Gran Sig-re, lui si convenia di donarne parte al Gianizzero Efendi. Le odà de Gianizzeri anno il loro Gianizzero Efendi o Mantovale, il quale tiene la licora de tutti gli Gianizzeri e remanda il numero di essi in tutte odà degl'avanzi dei morti Gianizzero Efendi propone al Gran Sig-re gl'augumento agl'altri e quei per ottenere quello augumento dato al Giannizzero Efendi 2 pezze per aspro di augumento.

126 continua

I Turchi al comando dell'artiglieria non hanno che due persone, cioè quello che gli fonde o fabbrica, e quello che gli comanda in guerra.

I Gianizzeri che cadono schiavi non anno dal Gran Sig-re soldo nessuno per il riscatto. Questo è che essendo schiavi, fino a 6 mesi gli è mantenuto il loro posto, e gli corre la paga, ma quando i 6 mesi son tanti, il loro luogo è dato a un altro, ma la paga fino a 6 mesi gli è scusata.

Un sultanino vale due pezze e 10 aspri, cioè 190 aspri.

Il zecchino veneziano vale due pezze e 20 aspri.

127 – Se i gianizeri di un odda siano obligati di andare al luogo dove sta il loro odabagi per mangiare solamente o vero siano obligati a comparire ad un tal tempo determinato per unirvi insieme, e se attino luogo apporta per dormire o vero unirsi ai tempi determinati vadino poi ognuno a loro vantaggi.

– Li Gianizzeri scapoli di un oddà tutti dormono a casa e gli scapoli alle loro case; Il bolucbagi può dormire dove gli piace. Le odde non se lavorano che al tirar della paga che è ogni tre mesi una volta.

– Se l'odabagi anche per viaggio gli faccia le spese, e se questi gianizzeri diano al odabagi tuta la loro paga per mangiare, overo quale ne dia parte e il terzo

lo serbino per loro servitio, e se questo odabagi ci guadagni in spesare queste odde e quanto, o pure se ci rispettino, o quanto.

– Ogni odda ha una sola insegna, e queste odde non son tutte di un numero fermo, ma chi di più e chi di meno, e vi si è di numero fino a 500.

– Quale autorità e fino a che segno arrivi di poterli gastigare e se in tempo di quattro mesi questi giannizzeri siano pure comandati da medesimo odabagi, d'un allora rispetti dirvisi sotto il comando d'altri capitani o colonelli.

– Ogni odda a'l suo bulucbaschi o vero sorbagi e l'odabasci; la prima persona però è il bolucbaschi, che non può pigliar moglie.

Il numero dell'odde de gianizzeri sono 162, trenta quattro delle quali sono di seimen che sono come gianizzeri e tirano la medesima paga e questi si distinguano da un segno che portano sopra il turbante.

La paga d'ogni gianizzero in tempo di guerra è di tre aspri al manco il giorno i quali li danno in loro proprie mani per servirsene, avendo dal Gran Signore il vestito e il vito; costa al Gr. Sig-re 12 aspri il giorno.

L'autorità dell'odabagi sopra i Gianizzeri si estende fino al gastigo d'un delitto che non meriti pene peggiore che di bastonare. Essendo poi un Gianizzero che meriti pena maggiore, l'odabagi lo consegna al bulucbasi e questo lo consegna al luogotenente del Giannizero Aga acciò gli dia il meritato gastigo.

Gli spaij sono al n-ro di 23 m. Anno questi 25 aspri il giorno di paga, coll'obbligo però di tenere alle loro spese un cavallo e in tempo di guerra avendo la med-ma paga, senza altro sollievo.

128 – Se alla quella di Naiasel vi si trovasse.

– Quante galere sono in tutto le turchesche, quante siano quelle de Bey e quante si diceva che vi uscirebbero quest'anno

– Le galere sono 40 e le Beyleve 50 tenendone ogni Bey 3,4,5 per ciascheduno

– Se a questi soldati di nuove leve gli si dia un tanto per la prima levata, e quanto, o pure se s'acolino alla prima alla solita paga.

– I Gianizzeri non anno niente per prima entrata di soldato, e quante leve sono di tutti i mestieri e tornando dalla Guerra ognuno porrà alle sue botteghe.

– Se è permesso a Gianizzeri di un odà poter entrare in un'altra a loro eletione.

– Un Gianizzero non puote da un odà uscire per entrare in un'altra. Quei Gianizzeri che [sono] immischiati nel servizio del Gran Sig-re non possono più servire, godono anche a casa loro la paga che godeva quando servivano.

– Se i Gianizzeri invecchiando al servizio del Gran Sig-re possino aver licentia e ottenendola, se gli si dilacci loro paga, o che trattamento abbino se ai parenti di un Gianizzero che muore al servitio del Gran Sig: gli si usi carestia alcuna.

– Quei Gianizzeri che muoiono in guerra, il Gianizzero Aga gli piglia in consegna quanto egli ha per retribuirlo poi ai suoi parenti.

Sotto Candia non puoi stare. Il Gran Visir con meno numero de Gianizzeri 25 m fra quali ora ve ne sarà 13 m de vecchi, e gl'altri sono di quelle nuove leve, delle quali sempre si va tempo essendo il numero che ne va mancando.

Il numero de tutti i Gianizzeri e 45 m, i quali vi sono sotto ogni premere secondo il servitio chi più e chi manco, e importa al Gran Sig-re 360 borse ogni paga.

Questi ognuno vive a suo modo fuorche nel capo che deve aver passato un contrattegno.

Gli chiaussi sono soldati di proecidio; vivano col aga, come qualche ogni anno questi avendo la paga cinque aspri, e sopra questo anno 60 oca di grano ogni paga e 120 aspri per companatico.

128 verso In ogni odà il primo comandante che è l'aga e il bolucbagi e poi l'odabagi e poi lo spenditor maggiore il quale in tempo di combattimento non è obbligato a combattere, di poi l'alfiere e sottalfiere.

I Gianizzeri sopra la paga solito anno dal Gran Signore ogni tre mesi qualche officio a caso de positione che possono venderli e con questo straordinario con la paga solita importa a un gianizzero 20 aspri al giorno.

In ogni odà vi è un depositario che tien conto di tutti i Gianizzeri che si adunano la sera e la mattina a mangiare, e quelli che mancano si defalca dalla somma che ha il bolucbagi per il vitto di queste odà.

L'armamento delle galere del Gran Sig-re è tutto di Gianizzeri e ne son 120 per galera

130 Disse che i Giannizzeri anno mattina e sera da mangiare nell'odà, e di qui tanti aspri il giorno. E ben vero che se un Gianizzero muore tutto il suo avere va all'odà non anno mai moglie, perche quando anno moglie apron casa.

130 v. Milizia di Gianizzeri

Il primo lor capo e generale è il Gianizzero agà che sta sempre in Costantinopoli in ogni luogo dove son odde di Giannizzeri a quell'odde coprintendo un aga luogotenente del primo aga.

Ogni odda ha un corbagi, dopo di lui è l'odabasci, dopo qto è il Vechilalargi che tiene il denaro e spende per il mangiare dell'odda. Dopo di lui il Bairacdar che è l'alfiere dell'odda.

Dopo l'alfiere, e il chiaus e qto chiaus posta i comandi de capi e ufficiali sudditti, e quando bisogna far bastonare un giannizzero, il chiaus è quello che lo bastona. I Gianizzeri son bastonati di notte dentro l'odda. Qti chiaus anno un capo che sta in Costantinopoli e si chiama Baschiaus, ed è sottoposto all'aga de Giannizzeri:

131 Per il mangiare de Giannizzeri il G.Signore da tutto il grano e tutta la carne a ragione di mezzo libbra per testa. Per il riso, per la manteca, per le legne e altre spese spende l'odda.

129 Gennaio – Regeppe, in questo mese fù preso il Bagdat dal Sultan Amurat
febraio – Sciaban
marzo – Bamotku
aprile – Scianat
maggio – Zilchade
giugno – Zilhigge
luglio – Muharrem
agosto – Sefer
settembre – Rebi ul evvel
ottobre – Rebi ul achir
novembre – Gema dai ula
dicembre – Gema dai achir

apippidi@sar.org.ro